

Shit for brains

William Messier

Number 1, Summer 2006

Ketchup

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2501ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Messier, W. (2006). *Shit for brains*. *Biscuit Chinois*, (1), 100–109.



William Messier

William S. Théodore Bernard Bertrand Messier étudie la littérature à l'Université du Québec à Montréal. Sa première publication date de la maternelle; un poème illustré sur les pirates. Il a publié quelques textes dans différentes revues universitaires. Récemment, il a remporté la deuxième place dans un concours de nouvelles de la revue du département des études littéraires de l'UQAM.

Shit for brains

LA PREMIÈRE CHOSE que j'ai faite quand j'ai vu Clayton entrer dans le resto avec sa cohorte de Gilles, a été de lui lancer mon verre de jus de raisin en plein front. J'étais debout au comptoir et la porte de la cantine était au bout à droite. Le verre encore plein avait une bonne base solide. Assez solide pour lui ouvrir la veine frontale et faire un joli cocktail sur son complet couleur peau. Gilles numéro un, en sa qualité de rhinocéros, s'est jeté tête première sur mes genoux. Le poids de son crâne chauve et de ses épaules de génisse m'a fait reculer contre le comptoir. Pendant que Gilles numéro deux, allait vers son revolver, je lui ai lancé l'assiette de tarte commodément placée derrière moi. En bon abruti, il l'a reçu dans la gorge et a échappé son arme.

Je voyais Clayton s'essuyer la face en arrière et éponger sa coupure dans le front avec une napkin. Il s'était assis sur une banquette, à côté d'une femme qui savait plus si elle devait crier ou pleurer. En tout cas, ce qu'elle faisait ne sonnait ni comme l'un, ni comme l'autre.

Fais un choix, femme, pleure. Crie pas, pleure, que je lui disais dans ma tête.

C'est le troisième Gilles qui m'a immobilisé, après que j'aie planté ma fourchette dans la nuque du premier, à mes genoux. Numéro trois a eu le temps de s'avancer et de

m'envoyer une droite sur la joue, l'œil et le nez — à la grosseur des poings de celui-là, t'as un trois pour un.

J'ai demandé à la waitress derrière le comptoir si elle pouvait mettre ce qu'il restait de ma commande dans un doggy bag. Ensuite j'ai perdu connaissance.

* * *

Je me réveille sur le siège arrière de la Buick de Clayton, entre l'un qui se tient la gorge et l'autre qui a le poing enflé. Le chauffeur a quatre petits trous derrière la tête, et, à gauche Clayton me regarde dans le rétroviseur.

« *What happened to your face ?* »

Gilles-qui-conduit pousse un rire de truite asthmatique. On est sortis de Sainte-Cécile, j'ai reconnu l'enseigne du Golf Granby Saint-Paul. Je sais exactement où on va. Ma montre m'indique qu'il est trois heures de l'après-midi. Je sens que ma face est enflée, j'ai un œil à moitié fermé et ma bouche goûte la rouille. J'ai l'impression d'avoir passé une soirée dans un club de sados-masos et que j'en ai insulté un en quelque part durant la prière, avant le buffet froid.

La radio joue « I'm sorry for you my friend » de Hank Williams — y'a que Hank pour pondre une chanson sur un gars qui s'appête à se la faire péter solide. Après la remarque de Clayton, le voyage se fait dans le silence, sauf quand Gilles numéro deux tousse et se prend la gorge à chaque craque dans l'asphalte.

Une fois entrés dans le stationnement du Zoo de Granby, Gilles-grosses-jointures me donne un coup de coude sur la tempe, question de me geler un peu. Devant une dizaine de touristes en shorts bermudas, t-shirts, casquettes de base-

ball et taches de moutarde autour de la bouche, on franchit la barrière du chemin qui mène aux entrepôts et à l'hôpital vétérinaire. On s'arrête devant une grange sortant tout droit d'un film de Hitchcock. Le bois est gris, les planches poussent de tous les côtés, tout penche vers la droite.

À l'intérieur, il y a une centaine de barils empilés par endroits, et garrochés à d'autres. Les trois Gilles me traînent jusqu'en plein centre de la pièce, où ils ont placé une chaise. Ça sent le foin, le bois et la cantine. Mais ça sent surtout la charogne de mouffette, ou le jack-strap souillé, mais je me dis que ça doit être l'after-shave de Clayton. Je suis encore assommé par le coup de coude de plus tôt, mais l'odeur au centre de la pièce semi-éclairée est assez horrible pour dégeler Walt Disney. Quelque chose pourrit dans ces barils, quelque chose de malsain qui sent pire que le Zoo.

Ils m'assoient sur la chaise, me servent ma portion et demie de coups de poing au visage, et arrêtent quand Clayton s'avance. Je sais pourquoi je suis ici. Il sait que je sais. Son sourire presque complice laisse briller une dent en or dans la lumière tamisée de la grange. Il me reste peut-être pas plus que douze heures à vivre. Six, s'ils sont pressés de retrouver Mylène, qui était aux toilettes dans la cantine quand ils sont venus me chercher, à Sainte-Cécile. Six heures seraient suffisantes pour qu'elle quitte la ville, prenne un train pour l'Ouest, et oublie son passé.

Le Gilles aux jointures est parti enfiler une chienne qui traîne sur un baril. Quand ils t'emmènent au Zoo, c'est qu'ils veulent faire des dégâts. Clayton me prend le menton entre ses mains en souriant, son nez touche presque le mien. Je souris aussi. Il me crache au visage.

« *Anything funny, boy ?* Tu souris parce que tu sais ce qui va se passer ici aujourd'hui. Tu sais ce qui t'as amené ici, et tu sais comment tu vas sortir. *Feet first.* »

Il sourit à nouveau, une expression de victoire sadique sur le visage. Sa main tremble, ses yeux pétillent, et il a l'air de saliver comme Gandhi dans un Poulet Frit Kentucky. Et comme si mon sourire lui avait concédé la victoire, il recule pour laisser les Gilles faire leur numéro de claquettes. En fait, il s'est trompé là-dessus, je souris parce qu'il vient de me montrer comment sortir d'ici.

C'est le silence dans la grange. Gilles-grosses-jointures s'approche de moi avec une paire de ciseaux à cuir. Dans sa main ça a l'air d'une pince à sourcils. Il me prend une main et plie tous mes doigts sauf un : le petit. Ils commencent toujours avec le petit doigt. Pas très original — faut pas s'attendre à du Beethoven quand le DJ s'appelle Roger, la piste de danse est en pré-lart et les waitress sont plus soûles et plus poilues que la plupart des clients. Mais au point où on en est, on va pas débattre sur le choix de supplice de Gilles. Il prend un élan. J'entends un craquement, ma mâchoire se serre, je sens ma cuisse se faire arroser par mon sang bouillant. Plus de petit doigt gauche. Ça pisse partout sur la chienne à Gilles — à ne pas confondre avec la chienne à Jacques, qui ne mérite vraiment pas qu'on l'associe à une telle histoire. Les autres préparent quelque chose en arrière, je les entends chuchoter.

« Y a même pas cligné des yeux. »

Gilles Jointures s'élance pour prendre mon autre petit doigt, celui sur ma main droite, et il s'aperçoit que j'en ai déjà plus. C'est pas la première fois que je participe à l'exercice. Il me lâche la main avec un air confus, et la reprend pour faire la même chose à l'annulaire. Il place mon doigt entre les lames, s'apprête à serrer, mais Clayton l'interrompt. Il lui dit quelque chose dans l'oreille. Jointures et Clayton reculent et les deux autres Gilles me passent une corde autour du cou.

Je suis soulevé dans les airs. Je frappe la chaise avec mes pieds, vers la gauche. Les deux Gilles tirent sur la corde derrière moi jusqu'à ce que ma tête frôle la poutre qui soutient la corde, à environ quatre mètres du sol. Je vois mon petit doigt par terre et une traînée de sang qui remonte jusqu'à ma main. Juste au moment où je dois commencer à ressembler à une betterave au bout de la corde, Clayton dit aux Gilles de tout lâcher. Je frappe le ciment du genou droit en premier. Sur le coup, j'ai l'impression que mon fémur vient de me donner une grosse bîne sur l'épaule.

Je reste au sol une minute en regardant les pieds des différents Gilles qui passent devant moi. Ils portent tous des loafers, ces enculés de gangsters. Ils ont tous les pieds plus plats que la Saskatchewan, et s'obstinent à porter les pires godasses de l'industrie du soulier, pour faire plus Soprano. Je vois le dessus d'un de ces loafers s'élancer vers mon visage à toute vitesse. Mon nez se remet à saigner. Mes yeux se tournent vers Clayton. J'improvisé :

« Ta fille, j'peux te la ramener. »

Deux Gilles me relèvent et m'assoient sur la chaise. Clayton commence à me parler de sa fille, de comment je suis un enculé de mangeur de merde et de tout ce qu'on voudra qui a un rapport scatologique quelconque avec ma personne. Ma jambe droite est complètement finie, j'ai la rotule grosse comme une boule de quilles, mais j'arrive à ramasser assez d'énergie pour me lever quand je m'aperçois que je suis seul avec Clayton. En pensant que j'allais être tranquille, les Gilles ont pris une pause cigarette — c'est ce qui arrive quand ils font entrer le syndicat dans le crime organisé.

C'est plus facile que je l'avais imaginé. Clayton sursaute et m'envoie une droite que je réussis à éviter. Il y a du sang

partout, sur mon linge, sur le sol en béton. Pendant qu'il est encore au bout de son élan, je le frappe dans les côtes et je tire sur sa ceinture. Ici, je dois remercier HBO, Francis Ford Coppola, Brian De Palma, Al Capone, et tout le cinéma hollywoodien d'avoir instauré le stéréotype du gangster en complet, en loafers, et avec la ceinture en petit cuir lustré. Parce que la boucle sur celle de Clayton était presque défaite quand j'ai tiré dessus. Maintenant, j'ai la ceinture dans la main. J'envoie un autre coup de poing qui le jette sur son cul d'éléphant — on est dans un zoo, après tout. Et puis je m'élance pour entourer la ceinture autour du cou de la bête quand j'entends un des Gilles ouvrir la porte de la grange. J'ai tout juste le temps de me placer derrière un des barils autour de nous.

Les trois Gilles dégainent et balaient la pièce du regard. Le couvercle du baril devant moi est pas complètement installé, l'odeur de tomates me monte directement aux sinus. Ça m'étourdit et je perds presque l'équilibre, en petit bonhomme derrière le baril. Après quelques minutes à sonder la pièce, Gilles-grosses-jointures s'impatiente et commence à pointer son revolver un peu partout. L'odeur de V8 mélangé avec de la pisse de girafe et du Aqua Velva — de la série Confessionnal Printanier — me force à remonter mon col de chemise sur ma bouche. Mon doigt saigne encore lentement, mon genou élance et la puanteur me donne la nausée. C'est pas le temps de gerber. Mais ça me donne quand même une idée.

Je fais basculer le baril d'à côté et son contenu rouge et visqueux se vide jusqu'à Clayton, encore sonné sur le béton. Tout de suite, je mets ma manche de chemise devant mes narines. Les trois Gilles tirent dans ma direction. Comme des idiots sur la mescaline, ils vident leurs chargeurs respectifs un peu partout de mon côté de la pièce.

Les trous qu'ils ont faits font couler le liquide moisi partout. Et l'air devient vraiment lourd et humide. Je me suis dit que les barils dans la grange lâcheraient assez de gaz pour endormir le Texas. Comme de raison, l'un après l'autre, les Gilles s'évanouissent. La manche devant la bouche et le nez, je boîte jusqu'à Clayton et je le tire par le col à l'extérieur de la grange.

Il se réveille en toussant au troisième coup de porte de char que je lui donne. Il crache un liquide rouge trop pâle pour être du sang. Je le prends par les cheveux, l'adosse à la Buick, il est plein de mon sang et du sien sur son complet. Il ressemble à un party piñata qui a mal tourné. Je m'approche et le fixe droit dans les yeux.

« Ta fille est probablement dans le wagon d'un train pour les prairies en ce moment, Clayton. En train de regarder les Grands Lacs et de se demander comment elle va s'appeler pour la vie qu'il lui reste. T'as été trop cave pour attendre deux minutes dans la cantine. Tu l'aurais vue sortir des toilettes avec ses cheveux roux qui flottent dans l'air encrassé de la friture. Si t'avais pas joué les Al Capone, t'aurais peut-être même vu son manteau sur le banc à côté du mien. C'est ça le problème avec les petits gangsters de rangs comme toi, Clayton, quand il faut se démerder, you all have shit for brains. »

* * *

Deux mois plus tard, je rencontre Marcel St-Onge dans un restaurant des Laurentides. Marcel est un ami de mon père. Il était vétérinaire à Windsor avant de perdre sa licence pour avoir vendu des tranquillisants à vaches à des jeunes qui ont fini par frapper une femme et son enfant, en

voiture sur la rue Wellington à Sherbrooke. Il me demande ce qui est arrivé à mon autre petit doigt. Je lui raconte que je coupais du bois le printemps passé, et que j'ai éternué, à cause de mes allergies. Il sourit et me fait un clin d'œil qui me rend un peu inconfortable.

Il me raconte aussi que jusqu'aux années 1980, les employés du Zoo de Granby mettaient du ketchup sur la bouffe des éléphants quand elle avait dépassé la date d'expiration. Les éléphants y ont pris goût et ne mangeaient plus rien sans ketchup. Les propriétaires du zoo avaient dû bâtir une cantine en face de l'enclos pour camoufler l'horrible odeur de ketchup qui se dégageait des bouses. Toute l'histoire avait fait scandale en 1982 quand les vétérinaires se sont aperçus que les éléphants souffraient d'ulcères d'estomac parfois gros comme une piscine pour enfants.

